

GIULIO PRETI

# ÉCRITS PHILOSOPHIQUES

Les lumières du rationalisme italien

Textes choisis et présentés par

LUCA M. SCARANTINO

Traduction par MARILÈNE RAÏOLA

en collaboration avec

THIERRY LOISEL et LUCA M. SCARANTINO

Préface par

Jean PETITOT

*Ouvrage traduit avec le concours du  
Centre national du Livre*



*Passages*

LES ÉDITIONS DU CERF

[www.editionsducerf.fr](http://www.editionsducerf.fr)

PARIS

2002

## PRÉFACE

La belle et rigoureuse traduction que Luca Scarantino propose de certains des écrits majeurs de Giulio Preti va permettre au public français de découvrir, pour le trentenaire de sa mort, l'un des représentants les plus authentiques et l'une des personnalités les plus attachantes du rationalisme européen du <sup>xx</sup>e siècle. Nous entendons ici par rationalisme, non pas quelque scientisme dogmatique, mais bien cette puissante tradition humaniste issue des Lumières pour laquelle la connaissance scientifique représente une valeur culturelle, éthique et démocratique supérieure. Il s'agit donc du rationalisme au sens *critique*, kantien, inséparable des idéaux et des pratiques de progrès et de liberté. Ce que les Italiens appellent *illuminismo* et *neo-illuminismo* renvoie non seulement à la philosophie de la science mais, encore plus, à la *civilisation de la science*, au sens où, comme Giulio Preti l'affirme dans les *Saggi filosofici*, « la philosophie des sciences, [...] comme toujours la philosophie, a pour objet les formes et les conditions d'une civilisation, dans ce cas-ci, la civilisation de la science ».

On ne sait pas assez que l'*illuminismo* est resté en Italie une tradition philosophique et civile exemplairement vivante malgré l'emprise des totalitarismes, d'abord fasciste puis communiste. Il s'agit là d'une véritable *singularité* culturelle et historique. Alors que dans la plupart des autres pays européens, les Lumières se sont éteintes (par exemple en Allemagne avec l'école de Francfort et en particulier Horkheimer ou avec la critique de Cassirer par Heidegger à Davos en 1929), la déconstruction de la métaphysique se soldant par un irrationalisme militant généralisé, en Italie s'est aussi développé, et de multiples façons, une synthèse originale entre,

d'un côté, une théorie de la connaissance néo-transcendentaliste (postkantienne) ou phénoménologique (husserlienne) et, d'un autre côté, un positivisme logique de type Cercle de Vienne.

Cette originalité serait déjà suffisante à assurer au rationalisme critique italien une place de premier plan dans la philosophie européenne. Mais ce qui est encore plus intéressant est le fait que, inspirée par son génie propre et la spécificité de son contexte, l'épistémologie italienne a réussi à analyser avec une réelle profondeur l'une des antinomies majeures de toute l'épistémologie moderne, à savoir celle opposant dialectiquement la vérité objective des sciences à la valeur historique de la connaissance. Comment s'ouvrir à la dimension historique sans relativiser pour autant les structures de la rationalité ? Le problème est éminemment non trivial et, depuis Kant, on a vu s'opposer de multiples façons, toujours dramatiquement, des objectivismes dogmatiques sous-estimant l'expérience historique à des historicismes sociologisants relativisant la vérité objective.

Cet intérêt spécifique de l'épistémologie italienne mérite d'être défendu. Depuis le colloque « La portée européenne des traditions épistémologiques italiennes », que nous avons organisé avec Giulio Giorello en l'honneur de Ludovico Geymonat en 1987, des collaborations franco-italiennes se sont mises en place, d'abord avec Fabio Minazzi (avec qui nous avons publié en 1993 une étude bio-bibliographique sur le néo-illuminisme italien<sup>1</sup>), puis avec Luca Scarantino qui achève présentement une thèse de l'École des hautes études en sciences sociales consacrée à Giulio Preti et au rationalisme italien. C'est en particulier Luca Scarantino qui a organisé – avec l'aide de l'Istituto italiano di studi filosofici de Naples et de son président Gerardo Marotta, de la Maison des sciences de l'homme et de son administrateur Maurice Aymard, du Centre Federigo Enriques de Livourne et de sa directrice Madame Ornella Pompeo Faracovi – trois rencontres : « Science et philosophie en France et en Italie entre les deux guerres » (Paris, mai 1996), « Illuminismo scientifico, kantismo, trascendentalismo » (Naples, décembre

1. F. MINAZZI-J. PETITOT, « La connaissance objective comme valeur historique : le néo-illuminisme italien », *Archives de philosophie*, 56, 4, p. 621-660.

1999), « Geometria, intuizione, esperienza » (Castiglioncello, décembre 2000). Luca Scarantino a découvert Preti en s'intéressant, avec son professeur Andrea Bonomi, à la diffusion du positivisme du Cercle de Vienne. Après Fabio Minazzi et Alberto Peruzzi il a été l'un des premiers des nouvelles générations à en reprendre la mesure. Avec Paolo Parrini de l'université de Florence, le dernier assistant de Giulio Preti et l'un des meilleurs spécialistes du problème de la géométrie physique au sein du Cercle de Vienne, il organise un colloque commémoratif qui se tiendra en octobre 2002 à Castiglioncello à l'occasion du trentième anniversaire de la disparition du philosophe.

Né à Pavie en 1911 et mort brusquement à Djerba en 1972, professeur de philosophie, résistant, puis professeur à l'université de Florence (chaire d'histoire de la philosophie puis de philosophie) de 1954 à 1972, Giulio Preti est une figure particulièrement émouvante de savant, de métaphysicien, d'érudit, de héros moral. Il s'est entièrement consacré, par vocation, aux plus hautes traditions de la pensée avec une sorte de désabusement tragique et ironique face aux pesants obscurantismes socio-politiques de son époque. Immergé dans un contexte professionnel où, comme partout ailleurs, ses collègues s'engageaient dans un militantisme communiste postfasciste issu de la Résistance et mettaient en place un nouveau totalitarisme, on le voit diagnostiquer avec lucidité les maux de notre modernité et défendre avec conviction, envers et contre tout, sans illusion aucune, les lumières libérales.

Comme nous l'avons dit, l'intérêt principal de l'épistémologie italienne est d'avoir considérablement approfondi, bien avant la théorie des *themata* de Holton ou l'épistémologie évolutionniste de Toulmin, le statut de la connaissance objective comme valeur historique. On peut faire remonter la problématique à Antonio Banfi, le Cassirer italien, qui a dominé l'humanisme rationaliste italien d'avant-guerre. Son œuvre fondamentale de 1925, *Principi di una teoria della ragione*, a formé plusieurs générations de philosophes, dont Giulio Preti avec qui il anima l'importante revue *Studi filosofici* de 1940 à 1949. Le défi majeur relevé par Banfi était d'historiciser et de pluraliser la problématique critique (kantienne) de la constitution des objectivités tout en y maintenant le rapport constitutif du transcendantal à la finitude du

*Dasein*. Il ne s'agissait donc pas d'hégélianiser le transcendantal en une histoire de l'absolu. Mais il ne s'agissait pas non plus de le généraliser à travers un concept d'ontologie régionale comme celui que l'on trouve dans la phénoménologie husserlienne. La question n'était en effet pas celle d'une fondation originaire des connaissances dans les évidences apodictiques des vécus expérientiels purs, mais d'un véritable devenir historique des *a priori* eidético-constitutifs (formes de l'intuition, catégories et principes) des objectivités. Comment alors éviter la dissolution de l'analytique transcendantale dans une dialectique spéculative générale ?

L'idée fondamentale de Banfi, que l'on trouve également chez Cassirer, est que la théorisation des données phénoménales et expérimentales en vérités et en contenus objectifs relève dans les sciences d'une « résolution » de leurs contenus phénoménologiques et empiriques tels qu'ils sont pris en charge par le sens commun et sa vérité pragmatique. « Résolution » doit s'entendre ici au sens de « transposition », de « transvaluation », de « transmutation<sup>1</sup> ». Le passage du « moment » expérimental au « moment » rationnel est un arrachement au sens commun qui *autonomise* la théoricité. La science étant une reconstruction logico-mathématique de la réalité, elle dissout le réalisme naïf du donné empirique dans une universalité rationnelle *fonctionnelle*, obtenue non pas par abstraction mais par relation avec l'idée même de connaissance. Dans une telle optique, on peut sans difficulté historiser la vérité objective.

Giulio Preti restera fortement inspiré par cette problématique. Mais son originalité sera de la coupler de façon originale, d'une part à la phénoménologie conçue comme doctrine d'ontologies régionales (cela dès sa thèse de 1933 sur *Il significato storico di Husserl*) et d'autre part au positivisme logique, en particulier celui de Carnap, comme le montrent d'abord sa première grande œuvre de 1943 *Idealismo e positivismo*, puis ses remarquables études *Linguaggio comune e linguaggi scientifici* de 1953 et *Praxis ed empirismo* de 1957.

Giulio Preti adhérera partiellement (mais sans en partager le dogmatisme) à la réinterprétation « grammaticale » du

1. Le sens s'en est perdu en français sauf dans le cas de « résoudre en éléments chimiques » ou de « résoudre un problème ou une équation ».

transcendantal par le Cercle de Vienne. Sa conception reste originale, proche de celle de Hempel. Selon lui, les moments transcendants des théories scientifiques sont des règles formelles « législatrices » permettant de conférer une légalisation et une intelligibilité à l'expérience. La résolution fonctionnelle à la Banfi-Cassirer devient alors une *traduction logique* entre des protocoles empiriques exprimés en langage naturel et des langages théoriques formalisés.

On trouve chez Preti une analyse précise et soignée des concepts logiques de syntaxe et de sémantique élaborés progressivement par la tradition conduisant de Bolzano à Russell, Carnap et Tarski. Cela lui permet de réinterpréter Banfi de façon logiciste en posant que, comme rapport des symboles aux objets dans le cadre d'une ontologie formelle, la sémantique (qui concerne les conditions de vérité des énoncés) « est l'interprétation *transcendantale* de la syntaxe, c'est-à-dire l'analyse et la construction des conditions d'interprétabilité d'un système syntaxique général<sup>1</sup> ». Dans cette perspective, la sémantique n'est plus une dénotation au sens naïf où des symboles peuvent référer à des objets déjà constitués, mais un processus de *construction* des objets-référents eux-mêmes : l'analytique transcendantale concerne les conditions de possibilité de construction des référents, la possibilité d'*ontogenèses* objectives. D'où la limite du positivisme qui cherche à ramener la logique transcendantale à la logique générale<sup>2</sup>.

Et c'est parce que les ontologies régionales apparaissent ainsi désormais comme des *constructions* « historiquement changeantes » que Preti peut réintroduire une dialectique de la valeur historique dans le cadre du transcendantalisme grammatical de Carnap et de Tarski et penser « la dynamique historique de la science dans son unité formelle », contrairement, d'un côté, aux positivistes qui n'ont pensé que l'unité formelle sans la dynamique historique et, d'un autre côté, aux idéalistes qui n'ont pensé que la dynamique historique sans l'unité formelle. Dans sa perspective, l'histoire des sciences apparaît

1. G. PRETI, *Saggi filosofici*, Florence, La Nuova Italia, 1976, p. 376.

2. On trouve déjà cette critique chez Cavaillès dans *Sur la logique et la théorie de la science* que Luca Scarantino vient de traduire en italien.



alors comme une histoire transcendantale des ontogénèses objectives. Les *a priori* peuvent être historiques, relatifs et construits. Dans une optique évolutionniste ce sont des *a posteriori* « phylogénétiques » fonctionnant comme *a priori* « ontogénétiques ».

Un autre très grand intérêt de la philosophie de la connaissance de Preti est l'attention extrême qu'il a porté tout au long de sa vie à la nature du sens commun et du langage naturel. S'inspirant des travaux fondamentaux de Peirce, Lewis et Dewey sur le pragmatisme (ou mieux le pragmaticisme), il a approfondi la façon dont la vérité du langage commun est *pragmatique* et, en tant que telle, s'oppose à la vérité analytique des énoncés théoriques. Luca Scarantino développe en détail ce point central dans son introduction. La réalité objective comme légalisation et construction scientifique de l'expérience est une *constitution*. « Sujet » et « objet » sont des *fonctions* de la connaissance au sens de Cassirer et non pas des substances. Mais les « individualités pratico-sensibles » qui permettent de valider les énoncés théoriques sont décrites en un langage commun dont la vérité est purement pragmatique. Il ne s'agit donc pas seulement de passer de la sémantique d'un langage de description à la sémantique d'un langage théorique. Il s'agit de convertir une pragmatique linguistique en une sémantique formelle, ce qui est beaucoup plus compliqué.

Insistons-y. La théorisation scientifique présuppose la transformation d'une vérité pragmatique en une véritable vérité sémantique corrélatrice d'une syntaxe. C'est donc à partir de la trinité *sémiotique* syntaxe/sémantique/pragmatique que Giulio Preti réinterprète la problématique transcendantale kantienne-husserlienne de la construction des objets et de la constitution de l'objectivité. Le passage de la pragmatique des vécus à la sémantique des énoncés théoriques n'est pas une abstraction mais bien une « résolution », un remplacement de l'immédiateté pragmatique par des procédures de détermination objectives fondées sur des protocoles expérimentaux, des catégories et des principes (une analytique transcendantale), des lois, des algorithmes mathématiques et des langages techniques.

Un dernier aspect de l'œuvre et de la personnalité de Giulio Preti que nous voudrions souligner concerne la façon dont ces réflexions gnoséologiques pointues et austères font partie de

tout un ensemble de réflexions savantes plus générales sur la métaphysique, des présocratiques, de la logique stoïcienne et de la scholastique médiévale jusqu'au jansénisme et à Pascal, sur la *Monadologie* de Leibniz, sur Newton, sur l'éthique (par exemple l'éthique libérale d'Adam Smith) et la phénoménologie des valeurs.

C'est tout un univers scientifique, culturel et moral que, grâce à son introduction et à sa traduction, Luca Scarantino rend accessible au public français. Puisse la grande voix humaniste européenne de Giulio Preti nous aider à comprendre que la science et l'intersubjectivité qui lui est propre sont seules à pouvoir fonder une *culture démocratique*. Ce serait reprendre la mesure de la pensée des Lumières.

JEAN PETITOT<sup>1</sup>,

Livourne, 19 janvier 2002,

Centro Studi Enriques.

---

1. École des hautes études en sciences sociales et CREA, École polytechnique.